Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Vie Voluptueuse Entre Les Capucins Et Les Nonnes, Par La Confession d'un Frere de l'Ordre

A Cologne: Chez Pierre Le Sincere, M.D.CC.LV.

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

+14675

77.

LBN 0691

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484/phys_0002
DFG

VIE VOLUPTUEUSE ENTRE LES CAPUCINS ET LES NONNES,

PAR

La Confession d'un Frere de l'Ordre.

A COLOGNE,
Chez PIERRE LE SINCERE,
M. D. CC. LV.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484/phys_0005
DFG

Universitäts-
Bibliothek
Rostock

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CEs Memoires qui me ſont tombés entre les mains, & que des Perſonnes, qui ont en horreur l'impoſture à qui l'hypocriſie prête le maſque de la verité, ont jugé dignes de voir le jour, doivent être lûs avec

les mêmes dispositions d'esprit qu'ils ont été écrits. Un homme simple & sans lettres, mais très-sincere, ayant été l'Auteur de cet Ouvrage, l'on n'y doit point chercher l'élegance du stile ni même un ordre fort regulier. L'on y doit simplement rechercher la verité, qu'il faut prendre la peine de tirer de l'obscurité de cent pensées confuses & mal cousues qui l'envelopent & lui derobent un peu de son éclat. J'aurois fait volontiers la dépense de le faire remettre dans un autre ordre qui auroit été soutenu d'un langage plus poli, moins languissant, moins ram-

rampant & moins plat, ſi des perſonnes de bon goût, qui n'ont pas traité cette Piéce de fade bagatelle, ne m'avoient flatté qu'elle ſera mieux reçue des eſprits bien faits dans ſon état de maigreur, que dans l'enflure qui pourroit peut-être en effacer les graces, qui quoique mediocres lui ſont tout à fait naturelles.

CON-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484/phys_0011
DFG

CONFESSION
DE LA VIE
VOLUPTUEUSE
ENTRE LES
CAPUCINS
ET LES
NONNES.

L'On se trompe souvent à la phisionomie. La disposition extérieure du corps n'est pas toujours la fidelle interprête du cœur. Il est aisé de cacher sous des apparences religieuses, des inclinations profanes. Il n'est rien aujourd'hui de plus commun que le masque : mais si tout le monde le met en usage, il sied extraordinairement bien à ces gens qui semblent

renoncer au siecle, & qui nourissent cependant sous un habit penitent, l'amour des plaisirs, qu'ils se sont volontairement interdits. Entre cette forêt de Moines qui portent de profession le masque, les Capucins s'en servent avec tant d'avantage, que c'est à la faveur de ce voile hypocrite, que ces Satyres couvrent des passions infames, & donnent de hautes idées d'une moderation qui est l'objet de leur mépris. Cette moderation contrefaite leur est si utile, que c'est par elle qu'ils ont entrée chez une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe, dont ils manient les consciences & qui prennent tellement de ces adroits Sauvages la regle de leur conduite, qu'ils croiroient qu'une action vertueuse degenereroit en criminelle, s'ils ne tenoient d'eux la maniere de l'executer. S'il n'est pas difficile de faire une peinture de ce masque, qui n'est autre chose qu'un habit de bure, des sandales, un visage pâle & plombé, une barbe venerable & un maintien grave; il n'est pas si aisé d'en décrire les vertus secrettes. Car pour ne point parler des impres-

impressions qu'il donne d'une vie austere & penitente, qui surprend les esprits, il communique l'assurance de commettre impunément tous les crimes, & surtout de couper des bourses avec l'approbation de ceux à qui on les ravit. Les singes du pauvre saint François reçoivent cette liberté avec l'équipage Capucinal. Ils excellent dans l'art d'en user avec succès; adresse dont personne ne s'est encore avisé d'instruire le public.

Puisqu'il me reste assez de lumiere pour pouvoir decouvrir la vie hypocrite & scandaleuse de ces Priviligées, je vais travailler à lever le masque de leur imposture, afin de detromper la multitude qui est assez aveugle pour se laisser surprendre aux apparences, & qui par les bienfaits dont elle les comble, les entretient dans leurs maudites dispositions. J'ai vécu assez longtems parmi eux, pour parler sçavamment, & avec connoissance des principales addresses de ces Fourbes, & je ne me verrois pas malheureusement obligé d'y finir le reste d'une vie chagrine, si en en-

trant chez eux, ils ne m'avoient pas depouillés du peu de bien qui étoit échappé à mes debauches, pour être employé à l'ornement d'une de leurs Egliſes, quoique comme raffiné dans les intrigues de la beſace, & confident des premiers de l'Ordre, j'y puiſſe vivre avec beaucoup de douçeur & de tranquillité.

Il auroit été bien plus avantageux pour nos Venerables Hypocrites, qu'ils m'euſſent laiſſé toute ma vie vivre en ſimplicité & me laiſſer penſer ce que j'aurois voulu, que de me créer Quêteur du plus grand Couvent de France. Il eſt vrai que j'étois très-propre au metier. Je fus deſtiné à l'exercice de cet important miniſtére, dans lequel, ſous la direction du frere Felix, qu'on peut appeller le Capucin maſqué ou le pere des fourbes, j'appris les intrigues du Capucinage. Je fus formé de la main de ce bon politique, à qui je ſuccedai à l'Office de premier Quêteur ou de grand pere nouricier de la maiſon.

Je ne faiſois jamais rien que par l'ordre de ce Grand-homme. Il m'avoit fait

fait des leçons de tout ce que j'avois à faire. J'entrois dans toutes les maisons qui étoient sur ma liste, portant une grosse bouteille à la main, besace devant & besace derriere, l'on me chargeoit à l'envi, ensorte que j'étois obligé de m'aller decharger de quart-d'heure en quart-d'heure, de mes charges de pain, de viande & de vin, chez des femmes devotes, dont nous avions bon nombre dans chaque quartier. Le Frere Felix ne se donnoit la peine, que deux fois l'année, d'aller rendre visite aux personnes qui nous donnoient la subsistance. C'étoit en ce tems-la, qu'il composoit l'air de son visage, qu'il affectoit de paroître changé & defait, & qu'il prenoit le masque de l'hypocrisie. Il n'étoit pas plutôt entré en conversation avec quelqu'un de nos bienfaiteurs, qu'il lui faisoit une peinture de l'extrémité ou la Communauté se trouvoit reduite; mais une peinture si touchante, qu'il accompagnoit de larmes, qu'il y en avoit très-peu qui n'y deviennent sensibles, & ne consentissent à être encore écrits sur la

liſte des bienfaiteurs pour cette année-la, afin de participer aux prieres continuelles, qu'il les aſſuroit qu'on faiſoit jour & nuit pour leur proſperité.

Il connoiſſoit tous les Commiſſaires de Paris, & avoit le ſecret de les mettre tous dans ſes interêts, afin que les confiſcations de pain ou d'autres choſes, qui ſont ſi frequentes en cette ville, leur fuſſent devolues, en les aſſurant que bien ſouvent nous étions obligés, faute de vivres, de dire en entrant au Refectoire *les graces & le Benedicité* tout enſemble.

Il étoit de mon Office, lorſque ſa viſite étoit faite, d'aller ſur les traces de ce devot Frere, avec une copie de ſa liſte, chercher les proviſions de gueule partout. Nous en amaſſions bien trois fois autant qu'il nous en falloit, quoique nous fuſſions, dans Paris ſeul, bien trois cent fainéans dans quatre Couvents du même Ordre. Enſorte qu'à peine trois ſerviteurs & deux mulets pouvoient ſuffire à tranſporter ce que j'embeſaçois trois fois la ſemaine.

Je faiſois proviſion les jours que le mar-

marché ne se tenoit pas, d'ustenciles pour la cuisine, comme de chaudrons, marmites &c. J'y assemblois même du lard & des épices en deux jours assez pour l'usage d'une année.

Aujourd'hui je cherchois du cuir pour les sandales, du fil, de la toile pour les serviettes, mouchoirs & mutandes, & le lendemain de la laine, de la chandelle, de l'huile, du vinaigre, des clous, de la corde, des outils de jardin & enfin de tout ce qui nous étoit necessaire.

Chaque chose avoit son lieu destiné, j'avois de petites chambres separées, qui étoient autant de magasins qui le disputoient aux boutiques les mieux fournies de la ville.

J'aurois bien d'autres choses à dire, pour prouver l'ingenieuse pauvreté, qui attire de si grandes richesses aux Capucins; mais comme ce que j'ai declaré est, ce me semble, suffisant pour mettre au jour leur hypocrisie, je cesserai ce discours pour en entamer un autre, qui ne s'attache pas seulement à la privation du bien de son prochain, mais

à la perte de son honneur & de son ame.

Ayant passé quatre Années dans le Couvent comme Quêteur, je suppliai le Pere Provincial de m'en vouloir retirer, tant à cause des fatigues que j'y avois, aimant un peu mon repos, que par la connoissance que j'avois de la ruine de ma conscience, en pratiquant un exercice si contraire à la vertu, & auquel on ne peut justement donner un autre nom, que celui d'imposteur.

Ce Reverend Pere m'accorda ma demande & me parut fort satisfait du compte exact que je lui rendis, de tout ce que j'avois fait. Il me fit son compagnon extraordinaire & me promit que je ne ferois plus rien que ma volonté. J'acceptai avec plaisir ce nouveau degré, sans prevoir les suites fâcheuses qui m'arriveroient; le Pere Provincial ne prevoyoit pas, qu'étant son compagnon, je découvrirois avec autant de facilité la vie licentieuse & debauchée qu'ils menent, que la fourberie de leur fausse pauvreté.

Mes

Mes yeux ont été temoins de leurs actions infames; je n'aurois jamais crû que des Capucins euſſent mené une vie ſi debordée, & je ne pûs me perſuader que des gens, que je regardois autrefois comme des anges viſibles, fuſſent traitres à leurs amis, paillards, adulteres, & enfin fuſſent les inſtrumens les plus pernicieux, dont le Demon ſe ſert pour entraîner les ames dans le précipice de la damnation éternelle.

Leurs deſirs ne ſont point reglés par une quantité fixe; & quoique la moindre des ſenſualités leur ſoit un grand crime, ils ne bornent pas leurs deſirs à la poſſeſſion d'un ſeul objet. La fille d'une devote, la femme d'un ami, une intrigue à une grille, & un Couvent entier de Religieuſes, ne ſont pas capables d'arrêter leurs paillardiſes, leurs adulteres ni leurs ſacriléges. Autant de perſonnes qu'ils voyent, ſont autant d'objets de leurs convoitiſe, & cette avidité de concupiſcence fait bien juger qu'ils ont les inclinations des Satyres & des boucs auſſi bien que la barbe.

Quoi-

Quoiqu'il soit difficile de pouvoir entierement décrire la maniere dont ils se gouvernent par le soin qu'ils prennent de cacher leurs défauts, néanmoins je ne laisserai pas d'en faire une fidelle peinture, autant que mon foible genie me pourra permettre, & que les lumieres qu'ils m'en ont données le peuvent fournir à mon imagination. Je parleray donc des moyens & des ruses qu'ils mettent en usage, pour suborner le sexe feminin avec lequel ils ont un commerce assez étroit, & de la maniere dont plusieurs en ont usé à l'égard des femmes de leurs amis, lorsqu'elles n'étoient pas contentes des nuits de leurs époux.

Je ne m'arrêterai donc pas à faire un recit du cours de leurs études, & des instructions secrettes, qui leur sont données par leurs Anciens, pour se garentir de surprises dans leurs intrigues amoureuses; puisque cela ne convient pas à mon sujet, en ce que les effets que je décrirai, feront connoître les causes; ainsi je ne commencerai mon discours que du temps auquel ils

ils sont admis au degré de Predicateur, auquel tems ils tâchent de briguer la chaire de quelque Paroisse. Lorsqu'ils ont prêché pendant un Carême ou un Avent, ils ne manquent pas d'habitudes. Ils s'érigent en Directeurs de consciences; & de Peres spirituels, se transforment facilement en corporels, par le moyen de la connoissance qu'ils prennent des inclinations de leurs penitentes, lesquelles dans les commencemens ils se contentent de faire venir en leurs confessionnaux; s'étant ensuite introduits plus particulierement en leurs esprits, ils leur vont rendre des visites, parceque sur le pied de Directeurs, on leur accorde de sortir lorsqu'ils le souhaitent, & de choisir pour leur compagnon quelque bon frere, qui ne sera pas ennemi de ses plaisirs, qui sera bien aise de prendre sa part à leurs divertissemens, & qu'ils intéressent par ce moyen à leur garder le secret.

Lorsqu'ils sortent pour quelque visite, ils ont grand soin que leur couronne soit bien ordonnée, leur barbe bien peignée

peignée & frisée, & leurs mains bien blanches. Ils se lavent les jambes & les cuisses avec des herbes odoriferantes, prennent des caleçons blancs que nous appellons mutandes, se rasent le poil des jambes, quoiqu'il soit defendu par nos constitutions de se servir de rasoir; ils ont des mouchoirs parfumés, se munissent de cachets en devise, de tablettes, d'étuis garnis, de cizeaux & autres bagatelles, pour faire present aux Demoiselles.

S'ils vont dans une maison où il y ait une fille, parente ou demoiselle bien faite, si la bigotte est agée ou scrupuleuse, ils la menent dans la ruelle d'un lit, dans un cabinet ou antichambre, pour examiner sa conscience, pendant que le Compagnon du Pere éprouve les inclinations de la belle.

Si ce Directeur trouve un objet facile & tendre aux sentimens amoureux, il lui contera des histoires qui favoriseront son inclination; s'il trouve cette fille portée à la devotion, il lui fera present de chapelets, *d'Agnus-Dei* & d'autres badineries de devotion; si elle est

galante

galante & curieuse, il lui donne des cachets de devises, des tablettes & choses semblables; & s'il voit qu'elle aime les plaisirs qu'il recherche, il lui met entre les mains ce qu'elle souhaitoit.

Lorsque ces hypocrites trouvent une humeur libre, ils s'émancipent, parlent sans garder de mesure, & comme ils connoissent le fond des cœurs de ces femmes, par le moyen de leurs confessions, ils s'insinuent aisément & obtiennent ce qu'ils desirent.

S'il arrive qu'il y ait quelque mari dans les maisons, qui ait de l'estime pour eux, & dont ils soient les directeurs, ils prendront leur tems pour aller au logis lorsqu'il n'y sera pas, & s'entretiendront des bonnes intentions que le maître a pour sa famille, & du desir qu'il a de l'élever dans des sentimens de vertu.

S'ils voyent d'autre part qu'une femme soit mécontente de son mari, & qu'elle les prie de le disposer à changer de vie, ils lui promettront de s'employer de toutes leurs forces à mettre son esprit dans une bonne assiette,

te, & se feront fort de le ranger du parti de la raison; & s'ils voyent que cette famille ait besoin de leurs services, ils se rendent plus familiers, se levent & se promenent par la chambre, ôtent leurs manteaux, s'approchent du feu, auprès duquel s'il y a quelque objet qui les charme, ils levent leur robbe, font voir une jambe blanche & bien faite, & quelquesfois montreront la cuisse & la mutande, à dessein de tenter la chair par la chair même.

Pendant ces premieres visites ils ne s'émancipent pas ordinairement tout à fait. Ils promettent seulement de venir rendre réponse de ce qu'ils obtiendront sur l'esprit du pere ou du mari. Chacun les en conjure, & on ne les laisse sortir qu'avec regret.

S'ils rencontrent quelques bigotes dont l'inclination soit portée au vice, ce qu'ils reconnoissent par le moyen de leurs confessions, ils abusent de leur foiblesse, & se servent des declarations qu'elles leur ont faites pour entrer dans leur confidence, en sorte que les confession-

feſſionnaux, qui ne ſont établis que pour retirer les pecheurs du crime, ſont par eux convertis en des écoles d'impureté, & des rendez-vous pour recevoir des aſſignations amoureuſes. C'eſt de ce lieu, dont les ames devroient ſortir pures & nettres de toutes ſouillures, qu'elles partent corrompues, & vont dans des maiſons de debauches particulieres, qui leur ſont indiquées par ces hypocrites, où ſous le pretexte de pieté ils ſe donnent un accès libre & exempt de tout ſoupçon, commettent des infamies, que l'on ne peut reciter ſans horreur, & qui ſont precedées par d'autres que le vin leur fait faire.

Ils s'aſſemblent entre eux, pour ſe donner des avis reciproques, ſur les moyens les plus ſurs pour contenter leur luxure, ſans courir le danger d'être decouverts; & n'ayant d'autres vûes que celles de leur lubricité, ils s'introduiſent dans des maiſons d'honneur, dont ils tirent des moyens, qu'ils employent à un uſage prophane, contre l'intention de ceux qui ſont abuſés par

par ces scélerats, lesquels font entendre qu'ils n'agissent que par un motif de charité, & qui cependant distribuent ou font distribuer ces aumônes à des infames courtieres, dont ils se servent pour menager leurs criminels plaisirs.

Mais ce qui favorise le plus leurs depravations, ce sont ces jours de fêtes solemnelles, où une abondance de devotes viennent à leurs pieds s'accuser de leurs fautes, & amenent avec elles leurs filles, leurs nieces ou leurs parentes. C'est en ce tems qu'ils jettent la sentence de leur iniquité sur ces ames innocentes, lesquelles ils examinent avec un soin particulier. S'ils les reconnoissent susceptibles ou adonnées aux tentations charnelles, ils leur disent de tâcher à rejetter ces pensées criminelles, jusques à ce qu'ils les aillent voir en leurs maisons, parceque la quantité de personnes dont ils sont accablés, ne leur permet pas sur le champ de leur donner des moyens sûrs de n'en être plus attaqués; mais qu'ils se font fort étant dans leurs maisons, de leur don-

donner des instructions necessaires à leur salut, & de les mettre dans un état à ne plus craindre les attaques de l'ennemi.

Ces jeunes ames que l'âge semble ne pouvoir exempter de ces tentations, attendent avec impatience ces Confesseurs, esperant de trouver par leur moyen du soulagement à leurs consciences infirmes ; ils ne manquent pas de se rendre en leur logis & s'il n'y a point de playes à guérir, ils s'entretiennent avec la devote de choses saintes si elle est scrupuleuse. Et si elle ne l'est pas, ils tâchent de l'attirer à leur parti, & de la reduire à leurs volontés.

S'il se trouve quelque fille qui les prie de lui donner quelque avis salutaire sur les mauvaises pensées qui lui surviennent, ils la tirent à l'écart, lui disent qu'il ne faut point être honteuse avec eux, qu'ils sçavant qu'il est naturel aux femmes d'avoir de pareils sentimens ; mais qu'ils ont des remedes certains & faciles pour leur guérison. C'est alors qu'ils entrent dans le secret de leurs ames, & que se servant des lumieres qu'ils

qu'ils ont reçues, ils obtiennent facilement ce qu'ils souhaitent, parce-qu'ils entretiennent leurs esprits dans ces pensées, qui sont delicieuses à la jeunesse, qui d'autre part ne leur osent rien refuser par la crainte qui suit la declaration de leur foiblesse, dont ils aprehendent l'éclat. Ainsi ces pauvres créatures sont la proye de ces loups affamés de leur honneur, qui se font un recit fidelle de leurs bonnes fortunes, afin de se procurer les uns aux autres le plaisir du changement.

Un de mes plus intimes amis me raconta un jour une avanture, qui arriva au pere qu'il accompagnoit, & le stratagême dont il se servit, pour parvenir au but de ses desirs avec une Dame d'une maison assez considerable. Il me mena, dit-il, dans un logis où il avoit promis à la femme de reduire le mari à suivre ses volontés. Il la tira dans un lieu où il ne pouvoit être vû de personne, & se servant du manteau de l'hypocrisie, il feignit avoir vû son mari, quoiqu'en effet il ne lui eût point parlé, & lui dit, je m'étonne qu'un

qu'un homme aussi dévôt que votre mari puisse avoir conçû des sentimens si mauvais contre sa famille, mais si vous me voulez promettre par serment de ne rien reveler de ce que je vais vous enseigner, je vous trouverai un moyen certain d'établir votre repos. Elle lui jura ce qu'il voulut, n'y ayant rien à quoi ne s'engage une femme irritée, particulierement lorsqu'elle voit que l'on est dans la volonté d'embrasser son parti.

Je vous conseille, lui dit-il, Madame, de n'avoir plus aucun égard pour lui, de retirer toute votre tendresse & de le traiter avec toute la rigueur possible. C'est un homme qui sous un voile hypocrite, ne cherche que votre perte, & dont la conscience est ulcerée jusqu'au point de s'être accusé en confession, de vous avoir voulu empoisonner. J'ai eu toutes les peines imaginables à lui faire changer ce pernicieux dessein, & vous devez vous tenir sur vos gardes, de crainte qu'un jour il ne l'exécute.

Cette femme d'ailleurs animée contre son mari jetta feu & flâme, s'aban-

donna à mille invectives contre lui, protestant qu'il n'y avoit aucune chose à quoi elle ne se portât pour se venger. J'aurois tort, lui dit-il, de vouloir combattre votre ressentiment, je le trouve si juste que je prêterois volontiers les mains à votre vengeance: car, dit-il, est-il rien de plus cruel que la maniere dont-il en use envers vous, qui êtes une femme belle, bien faite & douée des plus rares qualités que l'on puisse souhaiter. Combien y en a-t'il dont la vertu succomberoit & qui ne seroient pas blamables de rechercher dans une vengeance douce la punition de ses fautes? Oui, Madame, j'en connois beaucoup, qui n'auroient pas tant de retenue, & qui le traiteroient suivant ce que leur ressentiment leur prescriroit, & quand elles m'en viendroient faire leur déclaration, je serois plutôt prêt à les y servir qu'à les en détourner. Cette femme qui se voyoit appuyée de la sorte, mit en avant sa vertu & sa fidelité, passée, dit qu'elle s'étoit toûjours gouvernée avec toute l'honnêteté possible, mais qu'elle perdroit dorénavant toutes sortes de confidé-

sidérations, & ne garderoit plus aucunes mesures ; qu'elle étoit présentement dans les termes de tout faire, & qu'il n'y avoit que l'occasion seule qui manquoit à son dessein ; qu'il y avoit un an & plus qu'il ne l'avoit touchée, mais qu'elle jouïroit avec un autre des douceurs qu'elle ne pouvoit goûter avec lui. Le fourbe n'avoit garde de laisser échaper une occasion si favorable; il combattit au commencement mollement ses emportemens avec des exemples pernicieux, qu'il faisoit venir à son sujet, & qui facilitoient dans la suite le chemin où il la vouloit conduire.

Et ainsi mettant de l'huile sur le feu, il l'anima de telle sorte, que la voyant au point qu'il desiroit, il lui declara qu'il y avoit longtems qu'il l'adoroit dans l'ame, sans avoir jusques à ce jour osé lui faire aveu de sa passion, & qu'il sembloit que le Ciel fût favorable à son amour, & qu'il leur eût fait naître ce moment fortuné ; qu'il la conjuroit de ne pas tarder davantage à le rendre heureux, que son caractère étoit une marque certaine de

sa discretion, & qu'elle recevroit de lui des preuves d'une tendresse si passionnée qu'il s'assuroit qu'elle auroit lieu d'en être satisfaite. A ces paroles prononcées d'une ardeur extréme, il voulut joindre l'exécution, & embrassa la Dame, qui reprit un peu ses esprits, & lui dit, qu'elle ne croyoit pas qu'un moïne avoit des desirs si contraires à ce qu'il enseignoit. Ah! Madame, lui répondit-il, que vous connoissez peu les forces de l'Amour, si vous croyez qu'il soit au pouvoir d'un homme d'y résister! non, Madame, continua-t-il la pressant derechef, ne m'enviságez pas comme un Religieux, mais comme un amant fidelle & sincére, qui fait consister son unique bien dans votre possession. Ces paroles tendres la surprirent, elle vit dans les yeux du moïne des témoignages d'une ardeur extraordinaire, & le desir de la vengeance joint aux douceurs qu'elle espéroit goûter dans ses embrassemens, la fit consentir aux volontés du Directeur de son mari, qui continua très longtems ce train de vie, & entretint toujours

jours le desordre dans cette maison, pour avoir lieu d'assouvir ses impurêtes dans cet adultere.

L'on peut juger par cet exemple, de la maniere de ce conduire de ces libertins masqués, qui ne s'attâchent qu'à la destruction des familles, pour profiter du divorce qu'ils y font naître par la corruption des femmes. Ils ne sont pas néanmoins toujours heureux. Il leur arrive quelquesfois de fâcheuses affaires; & l'Histoire suivante en auroit donné un témoignage certain, si la prudence d'un Commissaire n'eût empêche que la honte n'en réjaillît sur tout l'Ordre.

Un Prédicateur, dont le compagnon par hasard étoit à la campagne, me demanda pour lui tenir compagnie un jour seulement. Je lui fus accordé, nous partimes du Convent le matin après avoir dejeuné. Il fit quelques visites chez differentes personnes de ses amis; & la derniere fut chez un bourgeois considerable, où nous trouvâmes la femme du logis en habit negligé, si propre, qu'elle eût touché les plus insensibles. A notre arrivée elle fit assez

la reservée, ne connoissant pas mon visage: mais le pere lui ayant dit que j'étois de ses amis, elle se retablit en son état ordinaire, qui étoit le plus enjoué & le plus galant que l'on pût souhaiter. Elle lui dit qu'elle appréhendoit qu'il ne vint pas ce jour-là, parceque son mari devoit revenir le soir, & qu'elle l'attendoit avec impatience. Le pere lui reliqua qu'à la verité il s'en étoit peu fallu qu'il ne fût pas venu, & que s'il n'avoit pas trouvé un aussi fidelle ami que moi pour compagnon, il auroit eu de la peine à se resoudre d'y venir, ce qui me fit juger qu'il y avoit de l'intrigue.

Après une courte conversation, le dîné fut servi; il y avoit partie quarrée; car la fille de chambre de la Dame tenoit sa place, & étant de l'humeur de la maîtresse, je prévoyois que ce pouvoit être mon fait.

Nous dînames de belle maniere. On but d'excellent vin en grande abondance, & la bonne chere n'y fut pas épargnée. Le repas fini, je fus surpris de voir mon Prédicateur mettre son man-

manteau sur des chaises, & prendre la Dame d'une façon qui me faisoit assez connoître, qu'ils avoient grande familiarité ensemble. Il la transporta dans un cabinet voisin où il y avoit un lit de repos fort propre & fort commode pour ce qu'ils vouloient faire, & me laissa seul auprès du feu avec la Demoiselle, laquelle, à ce qui me parut, étoit plus jeune & plus belle que la maîtresse. Mais j'avois tant de timidité, qu'encore que la nature me sollicitât assez de m'approcher de cette aimable fille, qui s'attendoit de recevoir mes caresses, je restai dans un coin sans oser seulement lever les yeux, en danger de rester plus long-tems dans cet état stupide, si cette demoiselle qui s'apperçût de mon foible, n'eût fait les premieres avances, en me faisant un soûris qui n'auroit toutefois produit aucun effet, si pour m'ôter cette sotte honte qui me retenoit, elle ne se fût jettée à mon col & ne m'eût dit en m'embrassant: qui, mon frere, resterons nous inutiles, dans le tems que les autres joüissent des plus grandes dou-

ceurs de l'amour? Ces paroles me reveillerent, je l'emportai sur le lit, & là sans songer à mes vœux, je fis ce qui m'étoit défendu par la Regle.

Quelque necessité naturelle m'ayant appellé en bas j'entendis frapper à la porte, & ne voulant pas donner à ma belle la peine de descendre, j'allai l'ouvrir; par mauvaise fortune, c'étoit le maître de la maison, lequel je ne connoissois pas, il me salua, me disant, bon jour, mon frere, pourquoi vous donnez vous la peine de m'ouvrir? Disant ces paroles il monta en sa chambre, ouvrit la porte du cabinet, où il trouva le pere & sa femme endormis, qui se reposoient des fatigues qu'ils avoient prises dans de mutuels embrassemens, dans une posture, qui faisoit bien juger quel avoit été l'avant-coureur de leur sommeil. Il ferma la porte doucement, de crainte d'éveiller ce couple d'amans, & après s'être promené deux tours dans la chambre, me demanda ce que j'étois venu faire là, & s'il y avoit longtems que j'y étois; l'altération que je remarquai

sur

ſur ſon viſage me rendit interdit, & la demoiſelle ayant repondu que nous ne faiſions que d'entrer, vous n'y reſterez pas longtems, dit-il, & je vous vai faire changer de logis. Il regarda par la fenêtre, appella un ſavetier ſon voiſin, & le pria d'aller quérir un Commiſſaire qui demeuroit tout proche. Le Commiſſaire étant arrivé, il lui jetta la clef par la fenêtre, voulant reſter en la chambre avec nous, pour empêcher le Commiſſaire d'être prevenu, ou que nous n'éveillaſſions les endormis. Le Commiſſaire étant entré dans la chambre; Monſieur, lui dit-il, je ſçai que les charmes n'ont pas de pouvoir contre la juſtice, c'eſt pourquoi je vous ai fait appeller, pour vous ſaiſir d'un ſorcier, qui a pris ma reſſemblance ſous l'habit d'un Capucin, afin de jouir de ma femme; je ſuis trop perſuadé de ſa vertu pour croire qu'elle pût, ſans être ſurpriſe, faire quelque choſe contre ſon honneur, & d'autre part je ne puis croire que ce ſoit un véritable Capucin, puiſqu'ils ſont trop gens de bien pour faire de ſemblables ac-

tions. Eclairciſſons nous, s'il vous plait, de ce miſtère; à ces mots il ouvrit la porte & éveilla nos amans.

Le Commiſſaire fut étrangement étonné, lorſqu'il trouva que le Capucin étoit ſon neveu, & le neveu ne le fut pas moins de la préſence de ſon oncle; mais la femme fut plus confuſe que pas un, lorſqu'elle apperçut ſon mari qui l'avoit ſurpriſe en cet équipage.

Le Commiſſaire homme d'eſprit nous fut là d'un grand ſecours. Quoi, dit-il, Monſieur, en s'adreſſant au mari, eſt-ce ainſi qu'on ſe jouë de la juſtice? Vous meriteriez que je vous fiſſe éprouver des marques de mon reſſentiment, de me faire venir chez vous pour me rendre l'objet de vos railleries. Si quelques conſidérations ne me rétenoient, je vous en ferois porter la peine; & vous mes Peres, dit-il, s'addreſſant à nous, je m'étonne de ce que vous ayez pû conſentir à ſuivre les conſeils du maître de céans pour une entrepriſe pareille, vous mériteriez que je priſſe cette feinte pour une verité; mais la vénération que j'ai pour ceux de votre

Or-

Ordre me fait passer sur les considérations de mon honneur & de mes intérêts, autrement je vous menerois tous trois au Châtelet, où vous auriez à repondre sur le peu de respect, que vous portez les uns & les autres à une personne revêtue d'une charge comme la mienne. Le Capucin connoissant la finesse de son oncle, fit semblant de lui demander pardon, qu'il ne croyoit pas qu'il prît la chose de ce sens, & qu'il s'imaginoit qu'il seroit le premier à rire de l'avanture. Le mari juroit & attestoit par des sermens exécrables, que ce n'étoit pas une raillerie, qu'il venoit de la campagne & qu'il les avoit trouvés couchés ensemble, mais ses sermens & ses protestations furent inutiles, plus il s'obstinoit à soutenir ce qu'il avoit avancé, plus nous nous obstinions avec le Commissaire à soutenir le contraire, si bien que nous sortimes de la maison, le Commissaire faisant semblant de nous faire des leçons, & au mari des reproches, lui disant qu'il eut une autrefois plus de conduite & ne s'avisât pas de lui faire de sem-

blables tours, sur peine de s'en ressentir vivement. Il le laissa avec sa femme, laquelle fut mise quelque peu de tems après aux Madelonnettes, & de notre part nous nous en retournames ensemble au Couvent, après avoir fait mille remerciemens à notre liberateur, & l'avoit prié instamment de vouloir garder le secret.

Depuis cette avanture, qui sembloit me devoir rebuter d'aller en de semblables visites, je ne laissai échaper aucune occasion d'en rencontrer de pareilles, que j'embrassois avec joye, tant les plaisirs charnels sont puissans sur la jeunesse. Il est vrai que je fus poussé à cela par ce même Prédicateur, qui me conta toutes ses intrigues, & m'instruisit de celles de plus de vingt de nos Peres, qui me reçurent dans leur confidence, & auxquels j'ai servi de compagnon en plusieurs bonnes rencontres.

J'ai toujours rencontré par leur moyen de la facilité dans mes entrepriſes amoureuses, sans avoir couru autre danger, que le jour que je viens de dire,

dire, & n'ai jamais trouvé aucune resistance dans les maisons où je les ai accompagnés; ce qui m'a fait connoître que toutes les bigottes & leurs familles passoient par nos mains, & que nos Peres disposoient leurs esprits à consentir à tout ce qu'ils souhaitoient d'elles, puisque toutes les fois que j'ai été avec eux, j'ai trouve les avances faites, n'ayant qu'à prendre sans demander; ce qui me faisoit bien juger qu'ils parloient pour moi, aussi avois-je grand besoin de leur assistance, n'étant ni prédicateur, ni galand, ni hardi.

Mais si les villes leur sont favorables pour ce sujet, la campagne leur est encore plus avantageuse, à cause de la facilité qu'ils ont d'être reçus dans les maisons de qualité, & dans celles des plus considérables bourgeois, qui se font un plaisir de les recevoir chez eux, ne s'imaginant pas qu'ils donnent le couvert à un demon de lubricité, qui sous une apparence hypocrite ne tend qu'à la destruction de leurs biens, la corruption de leurs ames, & la perte de leur honneur.

Le premier voyage que je fis, ce fut pour accompagner notre Provincial à dix lieues de Paris. Il avoit son Secretaire avec lui, ainsi nous étions trois: nous couchames en chemin dans la maison d'un Gentilhomme, qui avoit une femme très belle, & une sœur jeune & fort jolie. Nous y arrivames sur les deux heures & fumes d'abord regalés d'une collation qui valoit un très-bon dîner. Comme c'étoit au mois de Juin, que les chaleurs sont grandes, nous restames dans la chambre pour prendre le frais, jusques à ce que le soleil étant prêt de finir sa carrière, il prit envie à nos Peres d'aller dire leur breviaire dans un bois fort touffu, qui étoit au bout du jardin, & pour cet effet ils laisserent les demoiselles dans la chambre, qui travailloient en tapisserie, pendant que le maître du logis se retira en son cabinet, pour écrire quelques lettres & vaquer à ses affaires particulieres.

Avant que de laisser sortir les Peres on se mit en devoir de commander le souper. Le Cuisinier étoit malade & nous

nous étions en danger de n'avoir que la broche, si le Provincial, qui n'étoit pas moins friand qu'amoureux, n'eut dit à Madame, que j'entendois parfaitement la cuisine; elle me pria aussitôt d'une maniere galante, de vouloir faire une tourte de pigeonnaux, & une fricassée de poulets. Je m'y offris avec plaisir; je descendis dans l'office, & pris une serviette devant moi.

L'on m'aporta ce qui m'étoit nécessaire, & je me mis en devoir d'exécuter la commission qui m'avoit été donnée.

Au bout d'une demie heure mon souper étant presqu'en état d'être mis sur le feu, je m'apperçus qu'il me manquoit des Artichaux, je laissai un petit laquais que j'avois avec moi pour prendre garde à tout, & fus au jardin en chercher moi-même.

Ce jardin étoit grand, la quantité des espaliers qui portoient de très-beaux fruits me firent naître la curiosité de m'avancer de plus en plus pour les considerer, & voir si je n'en trouverois pas quelqu'un à mon goût. J'en cueillis un

&

& voyant un peu plus loin des cerises, j'y adressai mes pas & après en avoir mangé quelques-unes, comme j'avois assez de tems pour n'être pas obligé de presser mon souper, je fus me promener sous un berceau de chevrefeuilles qui sentoit parfaitement bon, au bout duquel étoit un très-beau cabinet plafonné de diverses peintures avec des filets d'or. La porte en étoit poussée, mais voyant une fenêtre entr'ouverte, il me prit envie de regarder dedans: je le fis, & j'y apperçus notre Provincial, qui tenoit entre ses bras la Dame du logis, dont la juppe étoit troussée jusques sur les génoux, & la main du Reverend Pere dessous, ce qui me fit voir un bas incarnat bien tiré, avec une jarretiere parfaitement bien nouée, & un morceau d'aussi ronde chair & aussi blanche que l'albâtre. Je me retirai promptement tant de crainte d'être apperçû & de troubler la fête, que dans l'apprehension que ma curiosité ne m'attirât quelque fustigation, & je cherchai à me cacher en quelque endroit du bois, en attendant l'issue de cette

Histoi-

Histoire, & la sortie du Provincial. Mais il m'arriva bien une autre avanture, lorsque passant en un lieu fort couvert, j'apperçus le Pere Secretaire, qui se leva brusquement, & me vint trouver tout en sueur, me disant en m'embrassant: Ah frere Léonor, que je suis ravi de te voir ici, viens participer à nos joyes & partager nos delices. A même tems il me prit par la main, & me mena au lieu où étoit assise la sœur du Gentilhomme, à laquelle il dit, Mademoiselle je suis au desespoir, de ce que la trop grande ardeur de ma passion s'est opposée à mes desirs & aux vôtres, vous avez assûrement sujet de vous plaindre de moi, mais si j'ai manqué à remplir vos souhaits, je crois que vous rencontrerez dans frere Léonor que je vous presente, de quoi vous satisfaire. Retirez-vous dit-elle comme en colere, il ne me falloit pas faire naître un desir pour n'en voir pas l'accomplissement; j'espere rencontrer dans le frere un sujet propre à me contenter; & vôtre presence ne sert qu'à retarder les plaisirs

firs que je m'attends de goûter avec lui.

Il se retira à quartier, & ces paroles m'ayant instruit du combat que j'avois à faire, mes armes furent bientôt en état, je montai à l'assaut & fis de si grandes expéditions, que la Demoiselle avoua, qu'elle étoit bien-aise de l'avanture, qui m'avoit fait si à propos prendre la place du Pere Secretaire. Sur ces entrefaites le Provincial arriva, qui fut surpris de me voir en posture, qu'il faillit à tomber dans une pamoison bien differente de celle qui lui étoit arrivée sans doute au cabinet; il ne sçavoit de quelle maniere il devoit prendre la chose, mais la belle lui ayant conté l'histoire comme elle étoit arrivée, il se prit à rire, & me dit d'un cœur paternel, courage mon cher frere, ne discontinuez pas, cette Demoiselle est aimable, il faut employer toutes vos forces à la contenter, & vous réjouir de l'heureuse occasion qui s'est offerte.

Nous retournames incontinent après à la maison, où nous trouvâmes le Secretaire

taire sur un lit de repos, qui faisoit croire au maître du logis, qu'il se trouvoit mal de quelque fruit qu'il avoit mangé; je fus achever de preparer mon souper, qui fut trouvé bien preparé, ensuite de quoi nous allâmes nous reposer sur de bons lits jusqu'au lendemain matin, qu'après avoir dejeuné nous primes congé de notre hôte & de nos hôtesses, qui nous prierent de ne pas manquer de passer par la maison en retournant, ce que nous leur promimes de faire, après quoi nous nous acheminames à un Couvent des Dames Religieuses de Fontevraux, où mes conducteurs alloient faire quelque neuvaine, pendant lequel tems j'ai vû des histoires dignes d'être remarquées.

Il est necessaire de sçavoir que pendant ces neuvaines, ils defendent expressement à leurs filles spirituelles, de ne parler à qui que ce soit qu'à eux, afin que durant ces neuf jours elles soient entierement attachées à faire ce qu'ils leur ordonnent, & perpetuellement attentives à leurs discours à la grille, d'où ils ne se retirent qu'aux heu-

heures du repas, après quoi ils y reviennent, & s'y tiennnent jusqu'à minuit qui est l'heure de matines.

Nous arrivames à ce monastere de très bonne heure, n'étant pas éloigné du château où nous avions été si bien regalés. Dèsque ces Dames eurent appris l'arrivée de leurs directeurs, elles se rendirent toutes au parloir avec une modestie si grande, que j'en fus d'abord étonné, parceque je n'étois pas accoutumé à voir de pareils animaux. Le jour elles sont ordinairement toutes ensemble, & s'entretiennent des affaires du siecle, demandent des nouvelles de leurs parens & amis. & autres choses semblables; mais le soir qui est le tems destiné au silence, elles se retirent en de petits parloirs obscurs, dont les grilles, sont larges, pour jouir pleinement de leurs Directeurs les unes après les autres.

Le Pere Provincial ne me traita pas en novice, mais en ami, me donnant la liberté de me promener où je voudroits, sans être obligé de m'amuser à dire mon chapelet, comme font la plûpart

part des sots & stupides compagnons de nôtre Ordre. Je ne songeois donc qu'à me recréer pendant que ces bons Peres éprouvoient les esprits, & attendrissoient les cœurs de ces jeunes Dames, & je ne les voyois ni l'un ni l'autre qu'au dîner, parceque le soir ils ne soupoient pas, à cause de collations particulieres, qui se faisoient à la grille tous les après midis.

Il y avoit déjà deux jours que j'étois en ce Couvent, sans avoir d'autre emploi que celui de la promenade, lorsque le troisiéme au matin je rencontrai un frere de Paris, qui se promenoit seul, & étoit plongé dans une profonde rêverie. Je le fus aborder, parceque nous étions intimes amis, & lui demandai la cause de son chagrin; j'aime, me repondit-il, & je cherche à trouver les moyens de contenter mon amour. Si c'est quelque chose lui repliquai-je en quoi je vous puisse servir, employez moi & je le ferai de tout mon cœur. Je ne crois pas, dit-il, que vous me puissiez rendre service en cela, toutefois comme nous manquons souvent de

de lumieres dans les choſes qui nous importent le plus, & que ceux qui ne ſont pas intéreſſés dans nos affaires y peuvent trouver plus facilement des expedients; parcequ'ils ne ſont pas tranſportés de cette paſſion qui nous aveugle, je veux bien vous inſtruire du ſujet de mon chagrin. Il y a huit jours que je ſuis en ce lieu avec un Predicateur, lequel y eſt venu pour le même ſujet que le pere Provincial. Nous avons contracte habitude avec trois jeunes religieuſes fort aimables, qui ne deſiroient autre choſe; que de ſe donner entiérement au plaiſir de l'amour, mais les moyens de ſe contenter étant difficiles, parcequ'encore que les grilles ſoient larges, il eſt impoſſible d'y faire ce que l'on ſouhaiteroit. Elles ſe ſont aviſées d'un expedient qui nous à réuſſi, quoiqu'il fût aſſez dangereux. Une de ces filles avoit entre ſes mains les clefs du reſervoir du poiſſon Couvent; dans ce reſervoir il y a une grille qui s'ouvre à la clef, par où s'écoule un petit ruiſſeau qui lui fournit de l'eau; elle nous en donna la clef,

clef, & nous dit qu'il falloit passer par-là, sur les deux heures du matin, revenant des matines. Suivant cet avis nous allames visiter ce lieu de jour, pour examiner si nous y pouvions aller sans danger, & prendre nos précautions. Nous vimes que l'eau étoit basse, qu'il n'y avoit rien à risquer, & qu'en retroussant notre robbe, & en nous coulant le long de la muraille, nous pourrions facilement passer sans être vûs de qui que ce soit, à cause d'un grand bois qui est dans l'enceinte du Couvent, & qui fournit un grand ombrage.

Nous nous y rendimes donc à l'heure assignée. Nous passames plusieurs jours sans bruit, & enfin nous trouvames nos trois mignonnes qui nous attendoient en bonne devotion. Comme elles étoient preparées à la chose, il ne nous fallut point de tems à les resoudre, quoiqu'elles nous juraſſent qu'elles n'avoient jamais connu d'homme. Mais il survint une dispute assez plaisante entr'elles, parcequ'elles étoient trois, & que nous n'étions que deux.

deux. Il y en eut une plus moderée que les autres, ou plutôt qui apprehendant que le differend ne fit perdre trop de tems, dit qu'elle attendroit volontiers que son amie eut fait, ou qu'elle remettroit la chose pour le jour suivant. Mais elle ne fut pas la plus mal partagée, parceque de ma vie je ne me suis trouvé plus vigoureux, & qu'après avoir donné quelques passades à la premiere, j'eus assez de force pour lui donner le double de ce que j'avois fait à l'autre. J'oubliois à vous dire que le Predicateur s'étoit d'abord saisi de la plus jolie & de la plus jeune, pour laquelle j'ai une passion si grande, que je ne serai jamais content que je n'en aye obtenu la derniere faveur. Voilà l'unique sujet de mon chagrin, car je suis tellement entêté de l'amour que j'ai pour cette belle, que je suis resolu de rompre plutôt avec le Predicateur, que de ne me pas satisfaire.

Il y a, me dit-il, déjà quatre jours de suite, que nous continuons ce train de vie, sans que j'aye pû jusqu'à pre-

preſent avoir entre mes bras celle que j'adore, & comme je ſuis obligé de partir demain je revois aux moyens de parvenir à mon deſſein lorſque vous m'avez rencontré.

Je ſuis bien aiſe, lui repondis-je, que vous m'ayez fait cette confidence, parceque j'imagine un expedient pour vous faire obtenir l'objet de vos yœux, pourvû que vous vouliez m'admettre en votre compagnie. Je le veux bien, repliqua-t'il, à mon égard, mais il en faudroit parler au Pere, & je ne ſçai comment lui faire la propoſition de vous mettre de la partie. Au contraire, lui dis-je; il ne lui en faut point parler; ce ſeroit le moyen de voir votre entrepriſe avortée, montrez-moi ſeulement le lieu & vous repoſez ſur moi du reſte. Nous allâmes reconnoître l'endroit. Il m'inſtruiſit de la maniere dont je me devois conduire pour paſſer ſans être vû, & où je trouverois les galantes Nonnettes. Cette affaire reſolue, je ne manquai pas de me trouver avant eux au rendez-vous. Nos trois Religieuſes y étoient déjà, qui

me demanderent où étoit le Pere Prédicateur, croyant que je fusse le frere. Je leur repondis tout bas qu'il me suivoit, & à même tems j'en pris une & fus commencer mon ouvrage, afin de n'être pas reconnu avant coup ferir. Le Prédicateur & le frere vinrent ensuite. Le frere passa le premier, comme je l'en avois averti, & s'empara de celle qu'il aimoit, tellement que le Prédicateur fut obligé de s'accommoder de la troisiéme.

Nous passames ainsi deux heures le plus agréablement du monde, deux de ces jeunes Nonnes ayant été mieux satisfaites que par le passé, chacun ayant sa chacune; après quoi nous nous retirames en nous raillant du Prédicateur, qui avoit été frustré de sa proye accoutumée, & qui n'eut point de meilleures raisons pour se defendre, que de nous dire qu'il avoit trouvé la derniere aussi bonne que la premiere. Nous allâmes ensuite vuider une bouteille d'excellent vin, & puis nous nous jettames chacun sur un lit, où nous reposames jusqu'à dix heures qu'ils s'éveillerent, & moi pareillement. Ils

Ils furent dire adieu à leurs filles de joye spirituelles & après avoir dîné ils me dirent, qu'ils étoient bien aises de prendre congé du Pere Provincial, parcequ'ils vouloient partir dans une heure, afin d'être le lendemain matin à Paris. Je sortis pour aller trouver le P. Provincial à la grille, où il avoit dîné ce jour-là, leur disant de m'attendre, & que j'allois voir s'il étoit disposé à recevoir leurs adieux, & leur donner sa bénédiction.

Je montai au parloir de la Prieure où il s'entretenoit ordinairement avec quelques-unes de ces filles. J'ouvris la porte sans heurter, quoique ce soit la coutume parmi les Moines & les Moinesses: mais j'avois tellement haussé le godet que je n'y songeai pas. J'apperçus en ouvrant la porte, oserai-je le dire! notre Reverend Pere Provincial dans l'action du monde la plus lascive; il étoit couché sur le dos tout de son long, sur la planche placée devant la grille, sa robbe levée, & sa mutande abaissée, & de l'autre côté étoit une de ces belles Nonnettes, dont les juppes

& la chemise étoient troussées, & dont la main faisoit quelque office pour éviter l'oisiveté. Ce spectacle me surprit si fort, que je tirai la porte à moi avec beaucoup plus de précipitation que je ne l'avois ouverte, & courus chercher le Secretaire, sans sçavoir pourquoi; j'étois pris de vin & étourdi de ce que je venois de voir, j'entrai si brusquement dans le parloir où il étoit, que je rompis les verroux qu'il avoit eu la prudence de fermer, de crainte de surprise. Mais si mon étonnement avoit été grand, à la vûe de l'état auquel j'avois trouvé le Pere Provincial, celui auquel je rencontrai le Secretaire fut bien quelque chose de pis. Il étoit couché sur deux chaises, le visage pâle, la corde défaite, ses sandales éloignées de lui, son habit levé à la negligence & une jeune Dame lui tenoit la main au travers de la grille. Je courus d'abord pour le secourir, mais la posture, où je vis la Dame en m'approchant, me fit bien voir qu'il n'étoit mort que pour revivre. Je les laissai tous deux faire ce qu'ils voulurent,

rent, après qu'elle m'eût assuré que ce ne seroit rien, & je vins dire à ceux qui m'attendoient, que le Pere Provincial leur souhaitoit un heureux retour au Couvent, & qu'il se recommandoit à leurs saintes prieres, ne les pouvant pas voir, à cause d'une affaire importante, qui lui étoit survenue. Nous bûmes le vin de l'étrier, je les conduisis jusqu'à demie lieuë de-là, d'où je revins voir si je trouverois moyen d'achever ma neufvaine aussi bien que je l'avois commencée, sans me mettre en peine de ce que le R. P. Provincial & le Pere Secretaire firent davantage.

Je contractai une liaison plus étroite avec nos trois jardinieres, & j'allois toutes les nuits au rendrez-vous du reservoir, où je goutois avec ces charmantes filles toutes les delices de l'amour.

Cette agréable neufvaine finie il falut reprendre la route de Paris. En chemin nous allames voir nos belles hôtesses, qui nous regalerent à miracle, & ce fut-là où se terminerent

les douceurs de nôtre voyage. J'aurois bien voulu qu'il eût continuë plus de tems; car on ne peut rien souhaiter davantage, que d'avoir de belles femmes, grande chere, & de bons lits.

Etant arrivé à Paris je suivis l'exemple de mon Provincial & j'envoyai à ces Religieuses certaines eaux pour servir à la guérison des hydropisies que l'amour peut engendrer. J'aurois bien souhaite, que nous eussions retourné souvent au même lieu, ou fait autre part de semblables courses, mais cela ne pouvant arriver que deux fois l'année, tout ce que je pouvois faire, étoit de me ménager l'amitié de quelque Prédicateur, à qui je servirois de compagnon, lorsqu'il iroit prêcher en quelque illustre Couvent. Je fus deux fois employé à cet office, mais nous demeurions si peu dans les lieux où nous allions, qu'à moins d'y avoir des habitudes toutes formées, comme la plupart de nos Peres, je n'y pouvois goûter d'autre plaisir que celui d'un magnifique traitement.

Je

Je pourrois donner mille exemples de leur lubricité, de leurs sacrileges, du subornement qu'ils font dans les cloitres d'une infinité de vierges, & des adulteres qu'ils commettent journellement dans les maisons privées, mais j'apprehenderois par ce récit de toutes leurs infamies de scandaliser les oreilles chastes des personnes qui liront ce petit ouvrage, que je terminerai par une historiette qui prouvera la vie licentieuse & debauchée de ces Reverends Peres, & qui levera le masque hypocrite à la faveur duquel ils abusent de la simplité & de la bonne foi de ceux qui se fient à leur devotion apparente.

Un des plus célébres de l'Ordre par sa qualité & par sa science, trouva le moyen par ses intrigues de se faire élire Gardien du Couvent de Provins, qui est une ville renommée par toute la Chrétiente pour les crimes que les Franciscquains ont commis avec une infinité de Religieuse qu'ils y ont debauchées. Ce Revérend Pere qui étoit gardien en l'année 1676. fut l'origine, le chef,

& la cause de l'abandonnement, de la destruction, & de tous les égaremens de ces pauvres filles. Ce Capucin est l'homme du monde le mieux fait & je puis dire que de grandeur de corps & de barbe il n'y en a aucun dans l'Ordre, qui ne lui cede. Il a l'esprit subtil & persuasif, si la memoire ne lui avoit pas manqué il seroit assurément un des plus habiles & des plus recherchés Prédicateurs de son siécle.

Comme il ne souhaitoit d'arriver au Gardianat, que pour suivre impunément ses desirs effrenés, sans apprehender d'être exposé à la censure de qui que ce soit, il s'abandonna entierement au pouvoir de ses sens, ne negligea rien de ce qu'il croyoit propre à contribuer à ses plaisirs, mettant toute son étude à trouver les moyens de ne rien refuser à sa satisfaction. Il se servit à cet effet pour compagnon d'un frere, qui avoit passé une partie de sa vie dans des intrigues amoureuses, qui professoit presque publiquement la prostitution, & dont les rares talens

dans

dans ce négoce l'avoient toujours fait rechercher de ceux qui étoient adonnés à ce vice. J'en parle avec une espece de certitude, puisqu'il ne faisoit pas mystere de se declarer, & que c'est de lui que je tiens cette histoire.

Au commencement des vendanges qu'il envoyoit quêter du vin aux villages circonvoisins, il lui prit envie de sçavoir à quoi se pouvoit monter la quantité qu'il en esperoit avoir, afin de le faire mettre en même tems dans un lieu sur, pour l'envoyer ensuite quérir peu-à-peu, suivant le besoin qu'il en auroit. Allant donc de côté & d'autre dans les Vignes, il apperçut une jeune fille villageoise, agée d'environ dix huit ans, qui dans son vêtement assez propre, pour une personne de son état, faisoit briller une beauté capable d'effacer tous les charmes de la Cour. Notre Gardien en fut d'abord épris; ce loup ravisseur de la pudicité des vierges fit incontinent dessein de s'en emparer, & ce fut pour parvenir à se pernicieuse intention, qu'il s'enquit d'où elle étoit & à qui

elle appartenoit. Elle lui montra la maiſon de ſon Pere, où incontinent après il alla voir ce bon homme, qu'il pria avec cet air hyprocrite, qui ſeduiſoit tout le monde, de lui vouloir prêter quelque tems un lieu pour mettre le vin de ſa quête. Ce bon homme qui ne jugeoit des choſes que par l'apparence, crut que c'étoit par un effet d'une bénédiction Divine, que le bon Religieux s'adreſſoit à lui; il lui accorda ce qu'il demandoit, croyant qu'il avoit l'ame auſſi ſimple que le vêtement, & qu'il n'avoit point d'autres vûes, que celles de gagner le Ciel. Il lui offrit donc une cave, lui diſant qu'il pourroit diſpoſer de ſa maiſon, & de tout ce qui lui appartenoit, le priant enſuite de prendre un verre de vin, pour ſe rafraichir, & de vouloir accepter une petite collation. Le Pere Gardien l'ayant acceptée, ils ſe mirent enſemble à table, où le Gardien, pour prévenir l'eſprit de ce bon homme en ſa faveur, ne l'entrétint que de choſes ſaintes, & autant familieres, qu'il étoit néceſſaire pour s'accommoder à

l'eſprit

l'esprit de ce villageois, qui croyoit avoir un ange humanisé dans sa maison; pendant le tems qu'ils étoient à table, la fille arriva, qui lui presenta à boire par l'ordre de son Pere. Il fut si transporté à cette vûe qu'à peine se put-il retenir de lui declarer son amour, & ce ne fût pas sans se faire une grande violence, qu'il ne lui en donna pas des marques, & qu'il se reserva pour une occasion plus favorable, qu'il espéroit de rencontrer facilement avec le temps, comme elle arriva par la suite.

Il sortit de la maison, promettant qu'il leur viendroit souvent rendre visite, comme en effet il n'y manquoit presque pas un jour. Il amusoit le pere & la mere par de belles paroles, faisoit des caresses aux jeunes enfans, & des presens à la fille de qui il gagna l'amitié, s'attirant si bien l'inclination de toute la famille, qu'il se rendit comme le maître du logis.

Il passa ainsi l'Hiver, sans que ses affaires fussent plus avancées, dont son compagnon n'étoit pas fort satisfait, à

ce qu'il m'a dit, à cause du grand froid qu'il faisoit, & qu'il n'osoit parler devant son Gardien, qui toutefois lui avoit declaré son intention, parcequ'il jugeoit bien avoir besoin de son ministère pour arriver à son but.

Le Printems venu, ces bonnes gens venoient ordinairement les dimanches & les fêtes rendre visite au Pere Gardien: il les recevoit toujours avec des témoignages de la plus grande amitié du monde, leur faisant grande chere, & pour ôter tout scrupule à la fille d'entrer seule une autrefois dans le Couvent, il y fit un jour entrer toute la famille pour y dîner & voir la maison.

Il en usa plusieurs fois de le même maniere, & l'Eté se passa entiérement sans qu'il eut pû trouver l'occasion propre à son dessein. L'Automme qui est la saison de la recolte fut aussi celle qui lui fit recueillir les fruits de ses travaux amoureux. Pour y parvenir, il pria cette fille de lui apporter un jour qu'il lui marqua, des fruits, qu'il sçavoit être chez elle, dont il n'avoit pas au Couvent, lui disant qu'il lui en donne-

neroit des plus beaux qu'il auroit. Elle lui promit de le faire, & le jour arrivé il envoya dix de ſes Moînes hors du Couvent, en des villages de côté & d'autre, & ne ſe reſerva dans la maiſon qu'un de ſes intimes amis, & ſon compagnon, complice de toutes ſes méchancetés.

La jeune villageoiſe vint ſur les quatre heures ſonner à la porte, le compagnon lui fut ouvrir, & lui dit en riant, entrez ma fille, je vais avertir le Reverend Pere Gardien. Elle n'en fit aucune difficulté.

Le Frere fit emblant d'aller ſonner les complies, pour ne lui donner aucun ſoupçon, & pour éviter le ſcandale; quoiqu'il n'y eut perſonne pour chanter.

Le Gardien la vint joindre qui la ſalua amiablement, lui diſant, ma belle enfant, je n'ai point de pannier pour mettre mes fruits, prenez la peine de venir avec moi, je vous en donnerai d'autres pour mettre à la place des vôtres. Elle le ſuivit ſans reſiſtance dans ſa chambre, où il y avoit une collation

bien apprêtée; il n'eut pas beaucoup de peine à la persuader de boire & de manger. Il y avoit d'excellent vin d'Espagne dont elle but largement, & les deux amis qui s'y trouverent, après l'avoir un peu mise en train à force de boire, se retirerent, suivant l'ordre que leur en avoit donné le Pere Gardien, qui ne se vit pas plutôt seul, qu'il se mit en devoir d'exécuter de qu'il y avoit si longtems qu'il avoit projetté. Il la jetta en badinant sur sa couchette, elle fit au commencement un peu de resistance, mais comme elle avoit de l'esprit, beaucoup d'amour & un peu de vin dans la tête, elle laissa faire au Gardien ce qu'il souhaitoit depuis si longtems: il la conjura ensuite de continuer avec lui cette maniere de vie, & de le revenir voir souvent, ce qu'elle a fait l'espace de deux années de tems qu'il resta dans ce Couvent, pendant lequel il ne denia pas à son compagnon la part qu'il devoit prendre à cette conquête, ainsi qu'il me l'a raconté.

Voilà les ruses les plus communes qu'ils

qu'ils mettent en usage pour contenter leurs desirs lascifs. Le manteau de la devotion leur sert pour couvrir leurs imperfections, leurs paroles sont édifiantes en certaines occasions, & leurs actions les démentent. Ils paroissent avoir des intentions pures, lorsque leurs cœurs sont des cloaques d'impureté, & l'hypocrisie seule favorise leurs vices. Il n'y a que les idiots & les simples, qui ne s'abandonnent pas aux crimes, que la plûpart commettent, & qui seroient plus propres à faire la guerre à l'Italienne s'ils y trouvoient des conquêtes faciles qu'à demeurer faineans dans le cloître; ou s'il y en a quelques-uns bien éclairés, qui ne tombent pas dans ces depravations générales, c'est une espéce de prodige, dont on voit peu d'exemples, puisqu'ils suivent presque tous sans exception les mêmes traces, & qu'ils ne se contentent pas de detruire entiérement par leurs œuvres la pauvreté & la chasteté, qui sont leurs deux vœux principaux, mais qu'ils detruisent encore le dernier qui est celui de l'obédience.

Les

Les exemples, qui sont autant de preuves de verité, sont si fréquens & si sensibles, qu'ils pourroient faire la matiere d'un gros volume, qui ne pouroit qu'ennuyer le Lecteur. J'en toucherai ici trois ou quatre qui suffiront à l'établissement de cette vérité.

Nos superieurs, par un principe de politique envoyent souvent dans les villages, de nos Predicateurs à la douzaine, pour y instruire les paysans, qui nous donnent leur sang lors des vendanges, ou lors du tems des huiles, ou pour gagner les bonnes graces des Gentilshommes qui en sont les Seigneurs. Ces sortes de missions ne leur semblent pas fort glorieuses, ni capables de leur procurer beaucoup de plaisir, ils s'en defendent tous avec opiniâtreté, se renvoyent de Caïfe à Pilate, ou se disent incommodés de l'estomac. Mais quand il s'agit de prêcher une Octave ou de faire le panegyrique de quelque grand Saint, dans un celebre Couvent de Regilieuses, personne ne se fait tirer l'oreille, tout le monde aspire d'y aller, & les plus

vieux,

vieux, qui sont souvent les plus fols, sollicitent si puissamment, que l'on leur accorde la permission de remplir ces fonctions, qu'un pauvre Gardien est forcé, contre son inclination, de se rendre aux importunités de ces vains Religieux.

Si on les envoye assister quelque malade avec ordre exprès de retourner au logis, ils feigent toujours que l'on n'a pû se passer de leurs assistances, pour quelque objet, qui les flatte bien davantage, que l'intérêt du salut d'une ame, qui est prête d'aller à Dieu, ne les retient.

Le motif d'aller prêter du secours à des personnes, qui ne sont existentes que dans l'imagination de ces amis de la volupté, en tire quelquefois la moitié hors le cloître, qui ne cherchent que le divertissement. J'en parle comme sçavant, puisqu'étant sortis un jour plus de vingt sous couleur d'aller assister des malades, nous nous trouvâmes au nombre de quatorze Capucins à souper en l'Abbaye de saint Denis en France, où la charité des Religieux de saint

Be-

Benoît nous regale toujours splendidement. Ce fut dans ce celebre monastere, que conversant familierement avec celui qui a le soin de recevoir les hôtes, j'appris à notre confusion, que contre l'ordre qui nous est donné de nous rencontrer, autant que cela se peut, aux heures de la refection ordinaire des Religieux, pour leur être moins à charge, nos confreres qui sont mieux traités, & se réjouissent avec plus de liberté en la chambre des hôtes qu'au Refectoire, s'arrêtent exprès une heure ou deux sous un arbre près de la ville, pour laisser passer le tems de la refection des Moines, & pour éviter d'obéir au commandement, qui nous est si formel, de tâcher de nous rencontrer au même Refectoire avec eux. C'est ce dont ce bon Frere, avec qui je conferois, m'assura avoir été plus de mille fois témoin.

Autrefois les Superieurs généraux avoient fait defenses, sous peine de desobéissance formelle, d'user de chappelets de coco ou de senteur, de cordes d'un fin tissu nouées d'une manière

re nouvelle, de medailles d'or ou curieuſes, & cent autres choſes de prix qui ne tendoient qu'à altérer le vœu de pauvreté, mais voyant que c'étoit battre l'eau, & que c'étoit à qui ſe chargeroit le plus de ces riches bagatelles, ils ne ſe ſont plus mis en peine d'en defendre la recherche, de crainte de ſe detruire eux-mêmes dans l'eſprit de leurs inferieurs, dont l'humeur ſuperbe ne ſçauroit conſentir à ſe depouiller de l'amour de ces choſes, dont ils tirent de la gloire, & qui les fait ce ſemble diſtinguer des ſimples, & de ceux de la lie du Couvent.

Il eſt certain que l'eſprit d'obéiſſance, eſt ſi fort éteint parmi nous, que jamais Gardien ne haſarde de rien commander, qu'il ne ſoit auparavant aſſuré que ſon commandement ſera bien reçu de celui à qui il eſt addreſſé.

La plûpart des Anciens, qui pour s'affranchir du joug de l'obéïſſance, ſortent ſelon leur volonté, pour aller où la volupté les appelle, ne ſont jamais en diſpoſition de ſuivre d'autre mouvement que celui de leur amour propre.

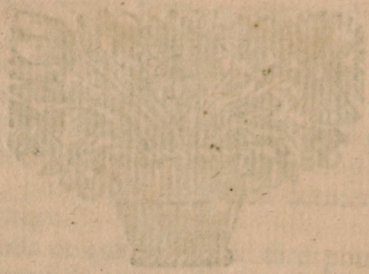
propre. Inclination qui n'eſt que trop connue des Superieurs, qui cependant ſe la diſſimulent à eux-mêmes, leur gouvernement n'étant que de trois ans, après lequel tems expiré il ſont bien-aiſes de jouir comme les autres de leur liberté.

Au reſte il ſeroit inutile d'ajoûter ici, que chez nous chacun vit dans l'independance & à ſa guiſe, Il faudroit avoir fait quelque tems profeſſion du Capucinage, ou avoir été fort familier avec nous, pour ſe laiſſer convaincre par nos depits & nos murmures de l'état que nous faiſons du vœu d'une ſoumiſſion aveugle. Ceux qui auront pris la peine de lire cette confeſſion naïve que je viens de faire de nos pratiques, m'ont dû reconnoître trop ſincere, pour douter de mon dernier témoignage.

Voila ce que j'avois à dire pour la décharge de ma conſcience ſur la vie & la conduite de mes Freres. J'eſpere qu'on me pardonnera le peu d'ordre & de liaiſon que j'ai obſervé dans ces Memoires, & qu'on me fera la juſtice d'avouer

d'avouer qu'un homme qui n'a point de lettres, & qui ne ſuit que l'impétuoſité du zèle qu'il a de demaſquer le menſonge, pourroit être très-difficilement plus regulier, plus exact & plus ſuivi.

FIN.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484/phys_0082
DFG

les plus fols,
it, que l'on leur
de remplir ces
re Gardien eſt
lination, de ſe
és de ces vains

ter quelque ma-
s de retourner
ujours que l'on
urs aſſiſtances,
ui les flatte bien
ét du ſalut d'u-
d'aller à Dieu,

ter du ſecours à
ſont exiſtentes
de ces amis de
lquefois la moi-
ne cherchent
J'en parle com-
nt ſortis un jour
ur d'aller aſſiſter
s trouvâmes au
pucins à ſouper
enis en France,
gieux de ſaint
Be-

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
the scale towards document
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689569484/phys_0083
DFG